

Jeanne Blum

Je savais que j'évoquerais Jeanne Blum, mais ça m'est venu aujourd'hui, 21 août 2017, parce que, hier soir, arrivé à Cenon chez mon ami Jean-Louis Pouytes et sa fille Laurence, j'ai au cours du dîner évoqué le DHEA, substance isolée par mon ami biologiste Étienne-Émile Baulieu (connu pour la mise au point de la pilule abortive). Il m'en donne sous forme de gélules depuis une vingtaine d'années.

Au cours de la conversation, je crois avoir dit que Baulieu était le fils de Léon Blum. Ce en quoi je me trompe, il s'agit d'un autre Blum. Et Laurence de me demander : « Tu as connu Léon Blum ? – Non, mais j'ai connu sa femme. »

Et Jeanne vient envahir mon esprit.

Elle m'avait invité dans la maison de Jouy-en-Josas, où elle avait vécu avec Léon Blum, je crois devenue musée maintenant, et où, déjà, j'entrai comme dans un musée.

Elle pensait que ma conception de la complexité humaine m'amènerait à comprendre sa grande idée. Je fus frappé par la justesse de sa découverte, et je crois être un des rares à m'y être intéressé. Elle avait fait rédiger par une classe d'adolescents deux portraits, dont l'un si je me souviens bien était d'André Malraux, l'autre d'un journaliste réputé dont le nom m'échappe. Les résultats étaient très divers, et, en rassemblant les traits variés des différentes copies, on obtenait un portrait rendant compte

avec justesse des multiples aspects du personnage, un portrait dans sa complexité.

J'étais ému de rencontrer la veuve de Léon Blum et je revins souvent la voir. Elle avait un visage très doux, très aimant, que l'amour vécu d'abord dans le secret de l'adolescence et poursuivi jusqu'après la mort de l'Aimé avait transfiguré, lui donnant comme une sainte sérénité. J'appris d'elle qu'elle avait été amoureuse de Léon Blum à l'âge de 16 ans, pendant la Première Guerre mondiale, mais qu'elle ne put le rencontrer que bien plus tard, après deux mariages et une vie mondaine.

Mariés l'un et l'autre, chacun de son côté, ils devinrent amants vers 1937 et se retrouvaient, entre les séances du Parlement, sur le quai, face au palais Bourbon, près du pont de la Concorde. Elle me raconta qu'un jour qu'ils devisaient tendrement sur leur quai arrive vers eux une femme d'un certain âge, élégante, très bourgeoise, qui, une fois toute proche, crache au visage de Léon Blum, puis s'en va. Blum continue la conversation sans s'émouvoir et, sortant discrètement un mouchoir, s'essuie comme distraitement le visage. J'ai vu dans cet épisode tout un symbole à la fois d'une époque et de la personnalité de Léon Blum.

J'appris alors que lorsque celui-ci fut déporté à Buchenwald Jeanne arracha à Pierre Laval, chef du gouvernement de Vichy, l'autorisation de le suivre en déportation. Ils furent prisonniers, mais, otages d'État, ainsi que d'autres personnalités de la III^e République, ils ne subirent pas le sort des détenus ordinaires. Elle obtint l'autorisation d'épouser Léon Blum en 1943. Transférés hors de Buchenwald par les SS en fuite, ce sont les troupes américaines qui les libérèrent en avril 1945.

Il fut président du gouvernement provisoire de la République française durant à peine deux mois, de décembre 1946 à janvier 1947, et mourut en 1950.

Jeanne vécut alors pour et dans le culte de Léon Blum. Je m'attachais à elle comme elle s'attachait à moi, elle m'appelait « mon petit Edgar ». Quand j'eus de grosses difficultés d'argent, vers la fin des années 1970, elle m'offrit un cadeau de prix (une médaille de famille, je crois).

Un jour de juin ou juillet 1982, elle me téléphona : « Mon

petit Edgar, je tenais à vous dire au revoir, je pars en Suisse. » Éberlué, je lui souhaitai bon séjour. « Ne vous inquiétez pas mon petit Edgar. »

Le téléphone raccroché je me suis senti inquiet puis angoissé, réfléchissant sur le « partir en Suisse » qui signifie partir sans avertir, et dont pourtant elle m'avertissait.

Je joignis Pierre Nora en qui elle avait particulièrement confiance, notamment pour les documents et archives de Léon Blum, il m'informa que Jeanne, se sentant devenue dépendante et ne voulant être à charge de quiconque, avait décidé de se suicider dans la plus grande discrétion.

Le château d'Inveraray

C'est aux débuts d'arguments que, désireux d'établir un réseau conversationnel, j'avais pris contact avec Stuart Hall, animateur d'*Universities and Left Review*, et celui-ci m'avait invité à le rencontrer à Londres.

De ce voyage entre Calais et Douvres, je me souviens de ma déception pour le boule et de mon mal de mer.

Je me souviens aussi de mes rencontres avec les gens de la revue : des projets d'échange et de collaboration qui n'ont pas abouti, une amitié étonnante avec ma « sœur » Hélène, qui avait quitté l'Angleterre pour les États-Unis en 1941 et se trouvait à Londres, et de nouveau mal de mer pendant le retour.

Je reviens à Londres au début de novembre 1970, invité par l'ambassade pour y être une conférence et voir avec l'ambassadrice. Elle a été très intéressée par mes articles sur Mai 68 dans *Le Monde*, écrit par son amie, la duchesse d'Argyll, qui m'avait invité à passer quelques jours dans son château d'Inveraray, son lieu d'Edinburgh.

Un déjeuner est prévu à l'ambassade le 9 ou 10 novembre, et on m'a laissé inviter quelques amis bobémiques de Londres, dont Charles Ledwith, futurité majeure à Toulouse. J'apprends le soir du général de Gaulle auquel l'ambassadrice était particulièrement fidèle. Je lui téléphone pour qu'il se sente à l'aise s'il veut